

Ernstpeter Ruhe
(Université de Würzburg)

COMMENT DATER LA NAISSANCE DU ROMAN PAR LETTRES EN FRANCE ?

Ce n'est certainement pas par hasard si, dans la recherche, il existe plusieurs tentatives de retracer l'évolution du roman épistolaire français dans son ensemble. Les avantages que présente l'histoire de ce genre pour une telle entreprise sont évidents. Le roman par lettres a connu au XVIII^e siècle un succès impressionnant dans toute l'Europe; on ne peut donc pas douter de l'importance du phénomène. En retraçant son évolution en France, on rencontre quelques-uns des noms d'auteurs les plus célèbres de ce siècle, et on peut alors, en analysant leurs oeuvres, montrer combien l'éventail des variations de ce genre est large. En effet, il s'étend des *Lettres persanes*, un texte dont les nombreuses lettres servent beaucoup plus à la satire sociale qu'au récit d'une action romanesque, jusqu'à l'autre pôle du genre, *La vie de Marianne* de Marivaux où la forme épistolaire, réduite à un très petit nombre de lettres, ne peut guère cacher une variante du roman, le journal intime. Avec *La nouvelle Héloïse*, Rousseau part d'un modèle célèbre de la fin du XVII^e siècle et, dans l'esprit de la "Empfindsamkeit",¹ il recrée l'histoire de la religieuse du moyen-âge dont les lettres, rédigées au XIII^e siècle, avaient déjà été réécrites en 1687 par Bussy-Rabutin dans le style de la nouvelle forme littéraire qu'était le roman par lettres. Enfin, Choderlos de Laclos ajoute un dernier maillon à cette chaîne des réécritures: *Les liaisons dangereuses* retournent complètement l'oeuvre de Rousseau puisque, au lieu de mener ses héros du désordre à l'ordre, Laclos les fait passer de l'ordre au chaos; au lieu de magnifier la vertu, il fête la victoire du vice. Ce texte, par sa composition polyphonique et sa complexité tactique, est considéré comme le nec-plus-ultra de ce genre qui, cependant, avec lui s'épuise.

Dès le début du XIX^e siècle, les auteurs ont très nettement conscience du fait que le roman par lettres a fait son temps. Jouy, dans la préface de *Cécile ou les passions* (1827) explique en détail qu'il publie son texte "contre le mouvement même du siècle et la tendance des esprits", à contre-courant d'une époque où les lecteurs manquent de patience et préfèrent se laisser captiver par les romans riches en péripéties de Walter Scott; il souligne qu'on n'accorde plus au roman par lettres

qu'"une estime de souvenir"? Balzac est tout aussi clair dans la préface de son roman épistolaire *Mémoires de deux jeunes mariées* (1842) dans laquelle il précise que le genre littéraire "sur lequel ont reposé la plupart des fictions littéraires du XVIIIe siècle..." est "chose assez inusitée depuis bientôt quarante ans..."³

Dans les recherches de critiques littéraires, aucune divergence n'apparaît non plus lorsqu'il s'agit de définir la fin du genre. Par contre, sa naissance pose plus de problèmes.

L'histoire du roman épistolaire commence-t-elle avec les *Lettres de la religieuse portugaise* de Guilleragues en 1669? Ou bien seulement en 1742 avec *Pamela* de Richardson, comme le suggéra Singer?⁴ Ou encore — c'est ce que Kany pensa pouvoir démontrer dans sa critique de Singer — faut-il faire remonter ses antécédents jusque dans l'Antiquité et montrer que l'évolution, en devenant de plus en plus complexe, passa de la lettre comme texte isolé à la correspondance, puis aux lettres insérées dans le roman et, enfin, aux lettres en tant que roman?⁵ Gaughhofer suivit Kany dans cette conception d'une évolution inéluctable qui rappelle directement la conception téléologique des genres littéraires du XIXe siècle; pour lui, le but de cette évolution continue fut atteint au XVIe siècle par l'Italien Pasqualigo (*Lettere amoroze*, 1563) et l'Espagnol Juan de Segura (*Processo de cartas de amores...*, 1548), les premiers auteurs de romans épistolaires selon lui.⁶ Quant à Versini, c'est le milieu du siècle précédent qu'il privilégie en déclarant l'*Historia de duobus amantibus* (1444) de Aeneas Silvius Piccolomini être "le premier roman par lettres".⁷ Finalement, Bray introduit un texte français qui, dans ce débat, n'avait pas encore été pris en considération, les *Lettres amoureuses* d'Etienne Pasquier, parues en 1555.⁸

On le voit, l'embrouillement est grand mais nous ne sommes tout de même pas devant un noeud gordien. Par l'argumentation elle-même, le problème a été compliqué outre mesure. Nous essayerons de le résoudre en appliquant l'approche de la théorie des genres de façon conséquente et également en tentant de surmonter le fossé creusé par la spécialisation qui partage les chercheurs en médiévistes et modernistes. Ce ne sera qu'après avoir dépassé ce morcellement artificiel de la discipline que la continuité de l'évolution historique pourra reprendre ses droits.

Cette double perspective d'analyse servira de base pour répondre aux questions qui se posent par rapport à l'histoire du genre (I), à sa définition (II) et à la combinaison de deux genres (III).

I

Aucun des critiques cités ci-dessus ne semble remarquer que, entre son "premier" roman épistolaire du XVe ou du XVIe siècle et le prochain texte du genre, les *Lettres portugaises*, il y a un écart de cent ans, et même si l'on considère les rééditions des *Lettres amoureuses* de Pasquier (la dernière édition datant de 1619), cet écart ne se réduit, si l'on peut dire, qu'à un demi-siècle. Peut-on vraiment parler de l'histoire d'un genre s'il n'existait aucune continuité pour ceux qui sont concernés, si l'auteur et le public n'avaient aucun horizon d'attente spécifique quant au genre, à l'époque où Guilleragues publie son livre en 1669? Ou bien, si l'on aborde la question dans l'autre sens: cet écart est-il vraiment le fruit du hasard? On peut se demander si des textes tellement éloignés dans le temps ne présentent pas trop de différences pour que l'on puisse parler d'un seul genre.

II

Les chercheurs cités plus haut utilisent la dénomination générique soit en la supposant généralement connue soit sans éprouver le besoin de justifier plus amplement la définition qu'ils en donnent. C'est ainsi que Versini, au début de son livre (p. 10), "pour simplifier", cite textuellement la définition "de bon sens" de Robert-Adam Day:

sera considéré comme roman épistolaire "tout récit en prose, long ou court, largement ou intégralement imaginaire dans lequel des lettres, partiellement ou entièrement fictives, sont utilisées en quelque sorte comme véhicule de la narration ou bien jouent un rôle important dans le déroulement de l'histoire.

Le lecteur ne recevra aucune explication sur les raisons de Versini de reprendre cette définition de Day. Elle nous dit en substance que, dans le roman épistolaire, les lettres jouent un rôle important. Partant d'une conception aussi globale, presque tautologique, il n'est pas étonnant que les analyses de Versini restent vagues et boiteuses: tandis que, comme nous l'avons déjà cité, il définit le roman de Aeneas Silvius Piccolomini comme étant le premier roman épistolaire (p. 8), quelques pages plus loin, il caractérise ce même livre comme "l'un des premiers romans où les lettres insérées jouent un rôle capital". Dans le résumé du chapitre (p. 27), ce texte, associé à un texte espagnol, est devenu le modèle du "premier roman épistolaire véritable". Ce que Day et Versini nous présentent comme étant une définition, est en réalité leur conception personnelle du genre, conception qui correspond bien au corpus de textes qu'ils ont choisi. On ne sera donc pas surpris de voir que, jusqu'à la fin de leur analyse, ils ne trouvent aucune contradiction à leur définition de départ.

Pour sortir de ce cercle vicieux, il peut être d'un grand secours de se tourner vers les auteurs et les lecteurs qui ont eu à faire au genre directement, c'est-à-dire sans notre distance temporelle. En rassemblant ces commentaires du XVIII^e siècle, nous pouvons reconstruire la conception générique propre à l'époque. Pour ce qui nous préoccupe ici, les données sont particulièrement favorables; en effet, outre les remarques sur ce sujet que nous ont laissées les auteurs connus, nous pouvons avoir accès maintenant à des documents tirés d'oeuvres d'auteurs du XVIII^e siècle oubliés à l'heure actuelle.⁹ Il est donc aisé de déterminer les éléments importants qui permettent de définir leur conception générique du roman par lettres. On peut les résumer de la manière suivante:

- a) L'attrait principal que le roman épistolaire offre au lecteur est "l'effusion des sentiments" (Marmontel, 1758), "l'épanchement naturel, sans art et sans prétention, de deux âmes bien nées" (Chevalier de Mouhy, 1753): par le roman épistolaire, le lecteur peut s'introduire dans la vie intime des protagonistes.
- b) L'approche de cette vie intérieure agitée de passions est la plus directe que l'on puisse imaginer puisque le lecteur a accès aux documents les plus intimes qui soient: les lettres des protagonistes.¹⁰
- c) Cette participation directe à un échange épistolaire dans lequel, comme le dit Rousseau, "le coeur sait parler au coeur", a pour conséquence que le lecteur se voit confronté à des textes dont la forme autant que le contenu sont caractérisés par un "désordre qui doit... se trouver nécessairement dans ces Lettres... On excusera les négligences, les fautes de style: on ne doit chercher dans ces Lettres que des expressions telles qu'elles échappent au sentiment..." (Chevalier de Mouhy, 1753).
- d) Il est évident que les seuls textes qui permettent d'amener le lecteur à participer d'une manière aussi authentique aux mouvements de l'âme des protagonistes sont leur propres lettres. L'avant-propos est l'unique lieu où l'auteur, déguisé en éditeur, pourra donner quelques explications sur la découverte de ces documents intimes; explications par lesquelles il fournira les éléments supplémentaires nécessaires à l'authentification de la correspondance.

Si l'on examine maintenant, à la lumière de cette définition du genre, les textes dont nous avons parlé plus haut, il est facile d'en exclure un titre comme le roman de Aeneas Silvius Piccolomini cité par Versini. Dans l'*Historia de duobus amantibus*, il ne s'agit en fait que de lettres entremêlées à un roman. Cependant, pour les autres oeuvres, la définition du genre ne nous fait pas avancer.

La raison de cette difficulté vient du fait que la définition est incomplète, non pas parce que les auteurs de l'époque auraient manqué de finesse d'esprit, mais un des éléments constitutants du genre leur était si familier qu'il ne leur semblait pas nécessaire d'en faire un sujet de réflexion. Cet élément étant pour nous, actuellement, tout aussi évident, il n'a jusqu'à maintenant pas semblé utile de le faire entrer dans la discussion. Pourtant, c'est là que l'on trouvera la solution de la problématique du commencement du genre.

III

Ce que les auteurs du XVIIe et XVIIIe siècle ne problématissent pas, parce que cela leur semble évident, peut l'être maintenant, grâce à la distance temporelle: il s'agit de la symbiose de deux genres, le roman et la lettre.

Ce point n'a pas retenu l'attention des chercheurs. Cependant, si l'on remonte l'histoire de chacun des genres qui ont tous deux suivi une longue évolution avant de se lier aussi étroitement, alors, il apparaît que la symbiose qu'ils subissent n'est ni la conséquence d'une évolution au sens téléologique comme Kany et Gaughhofer l'affirment, ni le résultat de la convergence de types de textes proches les uns des autres (roman entremêlé de lettres, recueil de lettres, manuels d'art épistolaire), comme Versini et Bray tentent de le montrer.

La combinaison des deux genres ne sera possible qu'une fois que chacun aura suivi une certaine évolution. Ce qui sera le cas au milieu du XVIIe siècle. Ce n'est donc pas un hasard s'il faut attendre les *Lettres portugaises* de Guilleragues pour que soit lancée la mode du roman par lettres qui enthousiasmera l'Europe pendant tout un siècle.

Pour étayer cette thèse, il nous faut tout d'abord jeter un regard sur l'histoire du roman, puisqu'elle a été déjà bien étudiée et qu'il est donc aisé de la résumer: la mode des romans de chevalerie, textes qui au XVIe siècle prolongent le moyen-âge et qui seront appréciés jusqu'au XVIIe siècle, et celle des romans pastoraux font apparaître, en réaction avec les antiromans d'un Sorel, d'un Furetière ou d'un Scarron, des critiques qui veulent remplacer les sujets nobles et les incroyables complications de l'action qui s'étendaient sur de nombreux volumes par la simplification et l'orientation à la réalité. Cette phase de réflexion porte ses fruits: la concentration sur ce qui est historiquement authentique, la réduction draconienne de l'action au profit d'une analyse des sentiments et des passions des protagonistes, qui déjà dans le roman héroïque et galant prend de plus en plus de place, toutes ces innovations trouvent leur expression classique dans *La Princesse de Clèves* (1678) de Madame de Lafayette. Le roman était prêt à se faire l'écho du grand

"cri du coeur" que la religieuse portugaise de Guilleragues confiera à ses lettres.

L'histoire de l'évolution de la lettre en France pendant cette même période n'a plus été approfondie depuis que Fritz Neubert, il y a trente ans, est arrivé à la conclusion que ce genre aurait été repris au XVI^e siècle à la littérature italienne!¹ Une analyse plus exacte, qui se donne un cadre temporel plus large et prend comme point de départ la période précédant le XVI^e siècle, nous amène à d'autres résultats!²

La lettre, au moyen-âge, se distingue de façon essentielle de la conception moderne du genre. Ce n'était pas du tout un texte dans lequel un je s'exprime directement et librement, mais bien au contraire, ce genre devait obéir à des règles strictes et constituait à lui seul une discipline d'enseignement. D'après les normes de cette *ars dictaminis* (ou *dictandi*), la lettre devait, de la formule de *salutatio* à la *conclusio*, comprendre cinq parties; le cérémonial de la *salutatio* et celui de la *subscriptio* étaient minutieusement codifiés, ce qui correspond à la hiérarchisation de la société. Les nombreux manuels d'art épistolaire que le moyen-âge a produits proposent souvent, après l'exposition de la théorie, une collection de modèles de lettres que l'on pouvait copier avec plus ou moins de variantes. Parmi ces modèles, on trouvait finalement aussi la lettre d'amour, un des nombreux sous-genres qui, au milieu des lettres officielles et d'affaires, faisait plutôt figure de corps étranger et qui était donc rejetée tout à la fin de la série des modèles.

Normes pour la lettre, normes pour les sentiments: Dans la France du début du XVI^e siècle, cette conception de la lettre qui était fixée depuis des siècles passe tout d'abord sans aucune rupture du latin à la langue vernaculaire (et non pas dans la deuxième moitié du siècle et en partant de l'italien, comme le pensait Neubert auquel ces données antérieures à l'époque qu'il étudiait étaient restées inconnues).¹³ Les manuels gardèrent la même organisation (première partie: théorie; deuxième partie: modèles) qui n'a pratiquement pas été modifiée jusqu'à notre époque. Cet aspect extérieur peut tromper et empêcher de voir le changement qui s'est opéré intérieurement, ce que nous prouvent les explications de Versini (p. 48) qui trouve que la théorie du style épistolaire du XVIII^e siècle est identique à celle du moyen-âge: "Depuis les *artes dictaminis* du Moyen Age jusqu'au XVIII^e siècle, la poétique de la lettre s'aligne sur l'art oratoire: la lettre comme le discours doit comporter *salutatio, captatio benevolentiae, narratio, petitio, conclusio...*" Pourtant, à l'intérieur du cadre traditionnel, ce genre se transforme d'une manière décisive. C'est à nouveau de la littérature latine que part cette initiative innovatrice. Si Erasme écrit lui aussi une méthode de l'art épistolaire, la forme traditionnelle de ce traité ne doit pas en laisser

passer inaperçu le contenu révolutionnaire. Dès les premières lignes de son traité *De conscribendis epistolis* (1522), il avait, contrairement à la conception traditionnelle, prôné le principe de l'"infinitem" comme tout premier principe du genre épistolaire, une variation infinie et une faculté d'adaptation comparable à celle de la pieuvre et qui trouve sa justification dans le nombre incalculable des sujets de lettres et dans les conditions spécifiques à leurs auteurs. Si Erasme peut définir ainsi la libération du genre, c'est parce qu'il, en abordant ce principe de la liberté, s'adresse au "doctus", c'est-à-dire à celui qui jouit d'une certaine culture et qui a déjà pu former son goût. A ceux qui n'ont pas encore acquis cette culture, il s'agit de montrer le chemin à suivre pour être admis dans le cercle des initiés. Cette différenciation entre ces deux catégories résout la contradiction apparente venant du fait que le même Erasme qui, d'un côté postule la liberté du genre, de l'autre, rédige un traité détaillé sur l'*ars dictandi*.

Une nouvelle conception était ainsi introduite, déclenchant une discussion dont l'écho s'amplifiera sans interruption dans les décennies qui suivront. A la fin du XVI^e siècle, Juste Lipse tirera toutes les conséquences qu'entraînait l'initiative innovatrice d'Erasme. En effet, son *Epistolica institutio* de 1591 est un texte court qui ne s'adresse plus à celui qui veut apprendre à écrire des lettres mais bien uniquement au "doctus", au connaisseur qui n'a plus besoin de beaucoup de conseils. En publiant en 1586 ses propres lettres dans lesquelles il se voulait spontané et naturel, il avait déjà illustré ce qu'il entendait par la liberté individuelle des auteurs de lettres.

Cette conception qui fait de la lettre un genre ouvert finira par avoir raison de la rhétorique épistolaire traditionnelle en France. Cependant, cette évolution se fait très lentement et d'une manière si dissimulée que ses premières étapes peuvent facilement passer inaperçues. Dans un premier temps, les auteurs français de manuels épistolaires rejettent en bloc les innovations d'Erasme. Etienne Pasquier, par exemple, reproche au "bon homme" Erasme, comme il dit avec condescendance (*Lettres* II 2), d'inciter, par l'introduction de son concept de liberté, à une négligence de la forme (*Lettres* I 1).¹⁴

Une première fois, ce rejet total se transforme, avec Montaigne, en approbation tout aussi totale. Montaigne aime le style spontané et sans contrainte: "Je commence volontiers sans project; le premier traict produit le second ..." En même temps, il critique les "lettres de ce temps" qui sont, d'après lui, "plus en bordures et prefaces, qu'en matiere" et espère que "quelque nouvel usage" libérera des règles et des conventions traditionnelles.¹⁵

Pourtant, après Montaigne, il faudra encore attendre un certain temps pour que cette conception soit réellement acceptée. La période de

transition est caractérisée par la diminution du nombre de traités et l'augmentation de celui des recueils de lettres. L'établissement de règles était visiblement devenu problématique, et il était plus facile de faire comprendre ce que l'on entendait par cette nouvelle catégorie si malaisée à définir qu'était l'*aptum*, en présentant des recueils de lettres choisies dans les oeuvres d'auteurs connus de l'époque.

Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, l'innovation d'Erasmus est acceptée partout. En 1625, Jean de Lannel dans ses *Lettres* s'appuie sur la conception de l'"infini" d'Erasmus pour constater que seuls les pédants veulent régler tout dans le détail; lui, par contre, pense que la lecture de bons livres et de lettres bien rédigées, comme celles qu'il propose dans son livre, est plus importante que toutes les règles qui, sans le talent, ne valent rien (pp. 5-6, 15).

En 1623 paraît la première édition du *Secrétaire à la mode* du Sieur Puget de la Serre, un traité qui deviendra l'*ars dictaminis* dominant le XVII^e siècle et qui sera sans arrêt réédité jusqu'au XVIII^e siècle:¹⁶ La Serre commence son livre par la distinction chère à Erasmus entre les "ignorans" et les "doctes" et explique ensuite qu'uniquement "les gens d'étude ... scachent faire (sc. les lettres) avec grace. Pour l'apprendre, il faut avoir des beaux exemples qu'on puisse imiter & des bons preceptes qui servent de conduite" (p. 5). La partie théorique est chez lui réduite à une "petite instruction" (p. 6) par laquelle on peut constater jusqu'à quel point la lettre française s'est libérée des contraintes rhétoriques du moyen-âge. Suivant les recommandations de Puget de la Serre, la première règle à respecter dans le "discours des lettres" est de ne suivre "communement aucun ordre", "mais on traite les choses comme elles se presentent sous la plume, sans se soucier beaucoup de connexion" (p. 52). Sa deuxième règle exige un style qui "doit sentir sa negligence, & ne differer guere du langage ordinaire" (p. 53).

Désordre — négligence: voilà exactement les deux éléments centraux de la définition du roman épistolaire que les auteurs du XVIII^e siècle ont considérés comme essentiels. Comme nous avons essayé de démontrer ici, ce n'est qu'au cours de la première moitié du XVII^e siècle que, en France, on reconnaîtra à la lettre ces deux qualités qui lui permirent de devenir partie constituante du roman par lettres.

De la thèse médiévale et de l'antithèse humaniste est issue la synthèse d'une nouvelle conception de la lettre qui repose sur les catégories, elles aussi nouvelles, de la liberté, de la spontanéité et du goût individuel. C'est sur cette base que s'appuieront les auteurs de la littérature classique française tels que Balzac, Voiture et Mme de Sévigné, lui obtenant un de ses plus grands titres de gloire. Avec eux, la lettre française prendra tellement valeur d'exemple qu'elle pourra devenir pour le genre le modèle que l'on imitera à l'étranger.

Par cette "natürliche Schreibart der Briefe" — c'est ainsi que Gellert formulera la nouvelle conception pour l'Allemagne au milieu du XVIIIe siècle —, le genre a acquis ce caractère d'individualité qui, combiné avec le roman, désormais ouvert à une analyse psychologique, mènera au nouveau genre du roman épistolaire. Guilleragues fut le premier à avoir l'idée géniale de tirer les conséquences de cette évolution. Le succès durable qui a suivi son initiative montre à quel point son innovation correspondait au goût de ses contemporains en France et dans toute l'Europe.

*

**

Avec, présente à l'esprit, l'histoire de la lettre en France, telle qu'elle vient d'être reconstruite ci-dessus, il nous est possible de résoudre les problèmes posés par les textes du XVIIe siècle qui sont chacun présentés dans la recherche comme étant le "premier" roman par lettres.

Le travail de Bray est ici très important parce que le texte qu'il cite, les *Lettres amoureuses* d'Etienne Pasquier,¹⁷ est celui qui semble le plus proche du genre qui s'établira ultérieurement. La première lettre, qui contient l'avant-propos de l'auteur à ses lecteurs, est particulièrement intéressante: Pasquier regrette de s'être laissé submerger par la "rage" et la "folie" d'une "effrenee affection" (p. 286) qui fut mal récompensée par la dame courtisée et veut donner la preuve de son repentir en publiant son aveu dont le but est de consoler les auteurs amoureux en leur montrant "que tout miserable s'ordonne" (p. 287).

Bray interprète cette préface dans le contexte du prologue des romans par lettres, auquel elle semble par certains côtés déjà bien correspondre. Cependant, il existe une différence entre les deux qu'il ne faut pas oublier parce qu'elle est d'importance: l'auteur Etienne Pasquier publie ses propres lettres et non pas celles de tierces personnes qui lui seraient tombées fortuitement entre les mains. Cette fiction du heureux hasard deviendra ultérieurement pour le genre la condition sine-qua-non permettant aux auteurs de prétendre à l'authenticité. Pasquier, par contre, dit sans ambiguïté que ce n'est pas là l'intention de son livre:

C'est vne histoire, m'en croyez, vne histoire de ma folie & ne dressay oncques ces lettres qu'ainsi ou qu'amour, ou que desdain les dictoit: Desquelles aucunes furent (peut-estre) enuoyees, les autres non, & les vnes & les autres seulement faites pour plaiser ... (p. 286)

Les lettres sont inventées. En le dévoilant, la crédibilité de l'histoire des tourments amoureux qu'elles disent retracer est mise en question.

La lecture des lettres suivantes montre bien que déjà le titre (*Lettres amoureuses*), mis en relation avec le nom de l'auteur, livre un indice important: Le petit texte de Pasquier ainsi que les oeuvres de Pasqualigo (*Lettere amorose*) et de Segura (*Processo de cartas de amores...*), qui ont été présentées par la recherche comme les précurseurs des romans par lettres, se place dans une toute autre tradition, typique du XVI^e siècle, celle du recueil de lettres composé à partir des propres textes d'un auteur.

Pour le lecteur de ces choix de lettres, il n'est pas important de savoir si les épîtres avaient réellement été envoyées ou pas. Le petit volume de Pasquier n'a pour le lecteur que le rôle de lui fournir un certain nombre de modèles de lettres d'un auteur dont le style épistolaire fait autorité afin qu'il puisse se former lui-même à l'aide de ces exemples. Que les contemporains de Pasquier aient eu la même conception de cette oeuvre, apparaît clairement dans le fait que, à la deuxième édition du XVI^e siècle, a été ajouté le recueil des *Lettres amoureuses* de Parabosco.

Ce voisinage correspond bien à l'intention de Pasquier qui l'amena à rédiger son petit recueil; d'autres textes de lui étayaient cette hypothèse. Quand, au milieu du XVI^e siècle, la mode épistolaire italienne arrive en France, elle n'obtient qu'un écho limité; ceci s'explique par l'existence d'une tradition française indépendante qui dérive directement — comme nous avons essayé de le montrer plus haut — de l'*ars dictaminis* latine. Grâce à cette tradition, les auteurs français de lettres développèrent très vite une conscience aiguë de leur valeur face aux textes arrivés d'Italie. Dans ce contexte, Etienne Pasquier se distingue particulièrement. Il trouve que ses lettres sont tellement exemplaires qu'il les publie en recueil en 1586. De cette façon, il voulait contribuer à la "Deffence et Illustration de la Langue Françoise" — il emploie le terme d'"embellissement" (*Lettres I I*) — et il n'hésite pas à placer ses lettres au même niveau que celles d'un Erasme, d'un Budé ou d'un Politian. Il considérait la lettre en langue vernaculaire comme supérieure à celle en langue latine et parle aussi des Italiens avec condescendance: "...le Toscan, desireux au possible de l'illustration de sa langue, s'est tellement desbordé en ce subject qu'il apreste quelquefois plus de risee que d'edification au lecteur." (*Lettres I I*) Il voulait, grâce à la publication de ses propres lettres, "degloirer" ces Italiens orgueilleux.

La même intention était sans doute à l'origine de sa publication des *Lettres amoureuses* trente ans plus tôt: il s'agissait de remettre à leur place les Italiens qui avaient tant exploré le terrain de la lettre d'amour et dont les traductions étaient beaucoup lues en France. Si, dans la deuxième édition, les lettres de Pasquier paraissent dans le même volume que celles de Parabosco, ceci marque une étape importante dans les efforts déployés pour repousser les concurrents transalpins.

*

**

Les *Lettres portugaises* et le genre littéraire qui naît avec elles se détachent qualitativement de tous leurs éventuels précurseurs. En effet, avec Guilleragues nous sommes bien loin de l'*ars dictaminis* et des collections de modèles de lettres qui l'accompagnaient, dans lesquels on a toujours essayé de mettre en pratique l'idée que le contenu plutôt aride des traités pouvait être rendu plus attrayant grâce à l'invention d'une courte correspondance suivie, procédé que l'on appliquait particulièrement au sous-genre de la lettre d'amour. Dans la faille chronologique entre les premiers textes supposés appartenir au genre et son point de départ réel, il y a cette distance nécessaire à l'existence de la nouvelle conception de la lettre et du roman.

Les romans par lettres ne sont plus rédigés avec l'intention avouée ou non de proposer au lecteur des manuels, des modèles de style épistolaire. Cependant, il existe entre les deux genres des relations intéressantes qui méritent d'être analysées en conclusion. A la fin du XVIIIe siècle, Eusèbe Salverte remarque que, dans les romans épistolaires, sont offerts "de l'esprit tout trouvé", des formules pour le début et la fin des lettres, "des modèles de déclarations, d'aveux réciproques, de brouilleries, d'explications, de raccommodements."¹⁸ Les manuels épistolaires de la première moitié du XIXe siècle prouvent que les romans par lettres ont été réellement exploités de cette façon: Ce sont *La nouvelle Héloïse* de Rousseau et *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos qu'on donne, à plusieurs reprises, en exemple dans les brochures des colporteurs.¹⁹

Ce phénomène n'est pas nouveau dans l'histoire de la lettre d'amour. Au XIIIe siècle, déjà, un amoureux anonyme se servit du *Roman de Tristan en prose* dans lequel sont insérées de nombreuses lettres de toutes sortes, pour en extraire certaines lettres d'amour en prose et en vers et, à partir de là, rédiger deux longues épîtres à sa maîtresse, Jeanne.²⁰ Sans doute, y aura-t-il eu d'autres lecteurs de romans dont l'action était entremêlée de lettres d'amour, qui auront fait de même et auront utilisé un texte littéraire à une fin personnelle et pris les traits — soigneusement camouflés — d'un Tristan ou d'un Saint-Preux ou bien d'autres encore, pour écrire à leurs amantes.

Il reste cependant une différence importante. Au moyen-âge, l'utilisation d'un modèle tiré d'un roman était possible à tout le monde grâce à l'unité de la conception du genre épistolaire. Ce n'est, évidemment, plus le cas pour le roman par lettres. Il est intéressant de voir que les traces d'exploitation des romans par lettres datent d'une époque où le genre touchait déjà à sa fin, un retard de la réception qui

n'était certainement pas uniquement dû à un passage du genre dans le domaine trivial. On trouve plutôt ici une preuve éclatante du fait qu'avec Erasme est franchi le seuil d'une nouvelle époque qui, dans le domaine du genre épistolaire, créa une société divisée en deux classes: celle des "ignorans" et celle des "doctes". Le plagiat de *La nouvelle Héloïse* qui a été intégré au début de quelques manuels épistolaires du XIXe siècle souligne bien ce clivage: à côté des phrases ardentes d'un Saint-Preux, les nombreux autres modèles traditionnels de lettres qui remplissent le reste de ces brochures révèlent d'autant plus leur médiocrité. Le fossé séparant les "doctes" des "ignorans" ne pouvait pas être mieux marqué. La spontanéité, le goût, le style formé à l'école de bons auteurs, voilà des qualités que les manuels n'étaient pas en mesure d'enseigner aux "unbehülfliche Liebhaber".²¹ La barrière culturelle qu'Erasme avait érigée et qui était la condition préalable indispensable à l'évolution du phénomène élitiste qu'est le roman épistolaire exclut à jamais les "ignorans". Il est symptomatique que c'est un docte — visiblement paresseux —, Eusèbe Salverte, qui recommande de se servir des romans épistolaires comme réservoir de modèles de lettres. L'homme inculte qui cherchait conseil dans les manuels vendus par les colporteurs et qui s'y voyait confronté, dès l'entrée, à la virtuosité d'un Rousseau, n'y trouvait certainement guère un modèle adapté à ses besoins.

Si donc un chemin, même s'il est difficile d'accès, mène du roman, et aussi du roman par lettres, au manuel épistolaire, ce n'est pas obligatoirement le cas dans le sens inverse. Richardson publiera bien un manuel, les *Familiar Letters*, avant *Pamela*, mais les deux genres restent bien isolés l'un de l'autre. D'autre part, Choderlos de Laclos, inimitable ici comme dans bien d'autres domaines, montre comment un auteur de roman par lettres au XVIIIe siècle pouvait jouer de la coexistence de guides pratiques et du genre littéraire afin d'en tirer parti pour son propre texte: Dans la dix-septième lettre des *Liaisons*, le Chevalier Danceny s'adresse pour la première fois à Cécile Volanges pour lui avouer son amour. Pour souligner l'inexpérience du jeune homme dans les affaires amoureuses, Choderlos lui fait rédiger une déclaration qui correspond point par point aux modèles proposés par les manuels aux jeunes amoureux. Il n'est donc pas étonnant que précisément cette lettre ait été reprise, au XIXe siècle, par les auteurs de guides épistolaires²² et que son style ne se distingue en rien de ce nouveau contexte, contrairement aux épîtres passionnées de Rousseau; en effet, elle retrouvait la tradition dont elle était issue.

Les rapports cachés ou évidents qu'entretiennent le roman par lettres et la rhétorique épistolaire permettent ainsi de revenir au caractère spécifique du genre qui a toujours posé des difficultés aux chercheurs, aussi et surtout dans le contexte du problème qui nous intéresse ici, la naissance du genre: le roman épistolaire est un

phénomène complexe, un genre doublement hybride. Premièrement, dans la combinaison de la lettre et du roman, deuxièmement dans l'alliance du roman avec un seul type de lettre, choisi parmi un grand nombre d'autres, la lettre d'amour, un sous-genre qui, comme le montre sa double dénomination, tenait toujours de deux domaines à la fois: d'un côté, ce genre faisait partie du quotidien, appartenait aux textes pragmatiques et donc dépendait de la rhétorique spécifique de l'*ars dictaminis*; de l'autre côté, il se prêtait à servir de moyen de variation pour la littérature et plus précisément pour celles de ses formes qui abordaient le sujet de l'amour.

La lettre d'amour, après avoir joué pendant longtemps un rôle marginal, passa dans la deuxième moitié du XVIIe siècle au premier plan en constituant, avec le roman, un genre spécifique, une innovation qui était en même temps un tour de force esthétique. Les possibilités formelles et thématiques de variation étaient nécessairement limitées, le cadre que ce genre s'était donné devait rapidement se révéler trop étroit.

A la fin du XVIIIe siècle, le moment était arrivé où les possibilités offertes par ce genre à succès furent épuisées. En même temps, les bouleversements sociaux transformaient, en les accentuant, les conditions auxquelles on devait l'apparition du genre. Au XIXe siècle, le roman par lettres ne pouvait plus suffire aux conceptions beaucoup plus vastes du moi et du naturel, introduites par le Romantisme, le Réalisme et le Naturalisme; en face de ces nouveaux intérêts, il devait obligatoirement apparaître comme étant artificiel et confiné dans de gênantes conventions. Et, que ce soit Victor Hugo qui trouvait déplorable le "cortège des compliments" et le "bagage des civilités", que ce soit Stendhal qui commentait le datage des lettres en écrivant: "Rien ne vieillit un roman comme le dernier chiffre des dates", ou bien encore Sainte-Beuve qui y voyait "trop de convenu et d'arrangement littéraire", tous ne peuvent que constater les mêmes carences.²³ Ce qui, au début, faisait l'attrait du genre, c'est-à-dire l'analyse d'un aspect thématique particulier (l'amour) dans le cadre étroit de la lettre, qui semblait être la forme idéale à cet exercice, se révéla, un siècle plus tard, être un handicap mortel. La brièveté de l'histoire du roman épistolaire français reflète directement le petit nombre de moyens littéraires admis. Nous avons hérité ainsi d'un objet idéal offert aux spéculations des historiens de la littérature.

Traduit de l'allemand par Isabelle Demangeat

NOTES

- 1 En ce qui concerne les rapports de la sensibilité ("Empfindsamkeit") et de l'évolution du roman par lettres voir l'intéressant article de J. v. Stackelberg, "Der Briefroman und seine Epoche. Briefroman und Empfindsamkeit", *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1 (1977), p. 293-309.
- 2 E. Jouy, *Cécile ou les passions*, Paris, 1827, t. I, p. 1, p. 49 sqq. et p. 58.
- 3 Ed. de la Pléiade, Paris, 1976, t. I, p. 193.
- 4 G. F. Singer, *The Epistolary Novel. Its Origin, Development, Decline and Residuary Influence*, Philadelphia, 1933, en particulier p. 97.
- 5 C. E. Kany, "The Beginnings of the Epistolary Novel in France, Italy and Spain", *Modern Philology*, 27 (1937), p. 1-158.
- 6 W. Gauglhofer, *Geschichte und Strukturprobleme des europäischen Briefromans im besonderen Hinblick auf die romanischen Literaturen*, Diss. Innsbruck 1968, en particulier p. 12.
- 7 L. Versini, *Le roman épistolaire*, Paris, 1979, p. 8.
- 8 B. Bray, "Les *Lettres amoureuses* d'Etienne Pasquier, premier roman épistolaire français?", *Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises*, 29 (1977), p. 133-145.
- 9 R. Ouellet, "La théorie du roman épistolaire en France au XVIIIe siècle", *Studies on Voltaire and the 18th Century*, 89 (1972), p. 1209-1227; les citations de Marmontel et de Mouhy qui suivront sous a) et c) se trouvent aux pages 1224 et 1213 de cet article.
- 10 Cf. Montesquieu, "Quelques réflexions sur les *Lettres persanes* (1754): "... ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle; ce qui fait plus sentir les passions que tous les récits qu'on en pourrait faire." (ed. D. Oster, Paris, 1964, p. 62).
- 11 F. Neubert, "Einführung in die französische und italienische Epistolarliteratur der Renaissance und ihre Probleme", *Romanistisches Jahrbuch*, 12 (1961), p. 67-93, en particulier p. 78 sqq.
- 12 Cf. pour plus de détails E. Ruhe, "Normativität versus libertas. Die Entwicklung der französischen Briefrhetorik im XVI. Jh.", dans: *La lettre. Approches sémiotiques*, Fribourg (Collection interdisciplinaire t. 9; sous presse); en ce qui concerne l'analyse de l'époque médiévale voir E. Ruhe, *De amasio ad amasiam. Zur Gattungsgeschichte des mittelalterlichen Liebesbriefes*, München, 1975 (Beiträge zur Romanischen Philologie des Mittelalters t. IX).
- 13 P. Fabri traduit le manuel très répandu de Franciscus Niger, *De modo epistolandi*, et l'inséra à la fin de la première partie de sa rhétorique *Le grand et vrai art de pleine rhétorique* (première édition de 1521); cf. pour plus de détails l'article cité dans la note précédente.
- 14 *Lettres* I 1, ed. D. Thickett, *Estienne Pasquier, Lettres familières*, Genève, 1974.
- 15 *Essais* I 40: *Considération sur Cicéron*, ed. de la Pléiade, Paris 1962, en particulier p. 247-8.
- 16 Les citations ci-dessous sont tirées de l'édition de Jean Janssen, Amsterdam, 1655.

- 17 Les citations ci-dessous sont tirées de l'édition Paris 1610, p. 284-328.
- 18 E. Salverte, *Un Pot sans couvercle et rien dedans, ou Les mystères du souterrain de la rue de la lune*, Paris, 1799, p. 53.
- 19 Cf. à ce sujet E. Ruhe, "Rezeptionsgeschichte und Trivialliteratur. Ein Leser der *Nouvelle Héloïse* im Jahre 1838", *Neuphilologische Mitteilungen*, 78 (1977), p. 1-17, en particulier p. 9 sqq.
- 20 Cf. à ce sujet E. Ruhe, "A Johenne, ma dame et m'amie", *Romance Philology*, 24 (1970), p. 259-272.
- 21 C. Weise, *Weisens curiöse Gedancken von Deutschen Briefen, wie ein junger Mensch sonderlich ein zukünfftiger Politicus, die galante Welt wohl vergnügen soll. In kurtzen ... Regeln, so dann in anständigen Exempeln ... vorgestellt*, Leipzig et Dresden, 1698, p. 433.
- 22 Cf. à ce sujet Ruhe 1977 (titre complet cf. note 19), p. 11-12.
- 23 Ces citations sont tirées de Versini 1979 (titre complet cf. note 7), p. 210.